

68998A

L'ÉGLISE SAINT-ANTOINE A LIÈGE

par Richard FORGEUR



A.W.
116.4

Saint-Antoine (Liège, Belgique)

63998A

Ces feuillets archéologiques ne sont pas des monographies complètes. Leur but est de présenter au grand public des guides d'un format pratique, dégagant par des notes brèves, précises, sans littérature, les principales richesses des monuments liégeois.

LA COMMISSION DES FEUILLETS ARCHEOLOGIQUES : MM. Georges HANSOTTE, René BRAGARD, Léon DEWEZ et Pierre COLMAN. Secrétaire : M. Richard FORGEUR.

Feuillets archéologiques de la Société royale
LE VIEUX-LIÈGE

15

**L'ÉGLISE
SAINT-ANTOINE
A LIÈGE**

PAR

Richard FORGEUR



Pour les achats, s'adresser à Monsieur Hubert Wolff,
139, avenue des Coteaux, 4030 Grivegnée.

Liste des « feuillets » parus, au verso du plan, à la fin du livret.

1973



HISTOIRE

Ce sont des religieux, précisément des franciscains qui ont édifié l'église Saint-Antoine et c'est leur couvent, contigu, qu'occupe depuis quelques années le Musée de la Vie wallonne.

L'obéissance à une règle de vie austère, la pratique de la chasteté et de la pauvreté individuelle sont les principes de base de tous les ordres religieux; le genre de vie diffère cependant de l'un à l'autre. Les ordres fondés avant l'an mil ont tous pour but la sanctification de leurs membres, appelés moines, par la prière, le jeûne, l'abstinence et l'éloignement du monde : leurs monastères sont éloignés des lieux habités. Vers l'an 1000 apparaît une autre conception : outre la poursuite de leur sanctification personnelle, les religieux exerceront une activité et devront, de ce fait résider à proximité des lieux habités : les 11^e et 12^e siècles voient se fonder des ordres hospitaliers et militaires; le 13^e, des couvents de prêcheurs pour lutter contre les hérésies (dominicains) et la tièdure (franciscains). Ceux-ci s'établissent dans les quartiers urbains les plus peuplés.

En effet, François d'Assise, en Ombrie (1181/2-1226) avait groupé des compagnons, laïcs pour la plupart, qui s'étaient engagés à observer les vœux traditionnels de religion plus la **pauvreté collective**, allant, du moins à l'origine, jusqu'à exclure tout usage de l'argent, usage cependant admis et pratiqué par Jésus-Christ et ses apôtres : le couvent ne pouvait posséder aucun bien. Les nouveaux religieux, ce ne sont pas des moines, s'appelaient franciscains — du nom de leur fondateur — ou frères mineurs, c'est-à-dire, petits, humbles; ils prêchaient la pauvreté et l'esprit de l'évangile. Leur règle fut approuvée par le pape en 1220. L'ordre connut une extension rapide et, bientôt, envisagea des missions pour convertir les musulmans. D'Italie, il gagna toute l'Europe occidentale et, vers 1230 déjà, neuf couvents s'établissent dans le diocèse de Liège; à Dinant, Huy,

Liège, Namur, Saint-Trond, Louvain, Nivelles, Maas-tricht et Aix-la-Chapelle.

De très graves dissensions au sujet de la pauvreté collective entraînent bientôt les religieux à se scinder en plusieurs groupes, appelés « observances », dont les plus importants sont ceux des **conventuels**, ainsi appelés parce qu'ils admettent que le couvent possède des biens, et les observantins ou récollets qui s'y refusaient. Ces deux branches subsistent de nos jours; les conventuels, vêtus de gris ou de noir portent des souliers, tandis que les autres se vêtent de brun et vont les pieds nus, dans des sandales. Tous se ceignent de la corde à nœuds, blanche, qui, parfois, les a fait nommer cordeliers.

* * *

Vers 1230, les frères mineurs s'établissent à Liège au lieu dit **Beaurepart**, là où se dresse aujourd'hui le séminaire épiscopal; en 1232, leur église est consacrée en l'honneur de saint François, canonisé depuis quatre ans seulement. La fondation du couvent des dominicains peu avant 1232, dans la rue qui porte encore leur nom, les incite à se rapprocher du centre et à s'installer en **Hors-Château** en 1244, aidés par la Ville et le prince-évêque.

La fondation légendaire par le frère Julien, compagnon de saint François fut reconnue fautive, au 17^e siècle déjà, par les religieux qui firent disparaître sa « pierre tombale ».

La nouvelle église, l'actuelle dédiée cette fois au célèbre saint portugais, Antoine de Padoue, fut consacrée en 1244 ou 1245 selon une source historique perdue mais dont la copie est digne de foi; la construction du couvent ne tarda pas à suivre comme en témoigne la façade gothique de la salle du chapitre. La communauté observa toujours la règle des frères mineurs conventuels; les récollets ou observantins s'établirent en 1489 seulement, en Outremeuse où ils desservaient l'église dédiée de nos jours à saint Nicolas de Myre.

Les couvents de Liège, Huy et Dinant relevaient de

la province de France; ils en furent détachés en 1517 pour rester « conventuels, tandis que les autres couvents de nos régions passaient à l'observance ». Quelque peu isolés, ils formèrent une province distincte dont le provincial résidait généralement à Liège dans une partie du couvent qui lui était réservée.

Pendant les derniers siècles de son existence, la communauté comptait vingt à trente prêtres et quelques religieux laïcs (frères lais).

Les relations qu'elle entretenait avec les liégeois furent généralement excellentes. Huit métiers, au moins avaient coutume de tenir leurs séances au couvent et de célébrer leurs offices à l'église qui était le siège de plusieurs confréries, dont celle des médecins, chirurgiens et barbiers et celle des charpentiers. Les bourgeois poursuivis pour crime jouissaient du droit d'asile « aux Mineurs ». Nombreux sont les laïcs qui se firent inhumer à Saint-Antoine. Henri van den Berg nous a conservé le texte de près de cent pierres tombales, presque toutes disparues au milieu du 18^e siècle lors de la pose du pavement de marbre actuel.

* * *

L'annexion de la principauté à la France entraîna la suppression du couvent à la fin de l'année 1796; les religieux, dispersés, reçurent une pension de l'État. Leur communauté ne se reforma pas après les troubles. Liège n'a donc plus de conventuels; en revanche, les récollets ont fondé en 1900 un nouveau couvent, rue de Hesbaye, supprimé en 1973 et un autre, rue d'Othée.

Le couvent et l'église, devenus propriété nationale, furent vendus au profit de la république française mais, à la suite du Concordat de 1801 une paroisse fut créée englobant les territoires de celles de St-André et de St-Jean-Baptiste. La nouvelle circonscription eut son siège à Saint-Antoine qui reçut de ce chef, une partie des archives, des biens et de l'argenterie de ces anciennes églises désormais désaffectées.

Depuis quelques années, la paroisse peu étendue, est desservie par un administrateur.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE

Construite très rapidement, elle fut consacrée en 1244 ou 1245, du moins sa partie orientale édiflée en grès houiller; celle de l'occident, en calcaire, semble quelque peu postérieure.

Église à trois nefs, sans transept ni tour elle révélait l'esprit de pauvreté voulu par les frères mineurs, souligné par la voûte de bois, le chevet plat et l'absence de sculpture ornementale aux chapiteaux.

Assez vaste (54 mètres de long), elle était destinée à contenir une foule nombreuse désireuse d'entendre les prédications.

Elle n'est pas sans rappeler sa contemporaine, St-Christophe, l'église du béguinage, mais elle diffère beaucoup de la collégiale Saint-Paul, construite à la même époque par un chapitre riche.

L'oratoire garda son aspect gothique jusqu'au 17^e siècle; comme tant d'autres, il fut alors modernisé, redécoré, remeublé : 1624, placement de l'orgue actuel; 1627, don de la peinture de Douffet *Nicolas V visitant le tombeau de saint François*; 1645, construction de la façade baroque, vers la rue du Palais; au milieu du siècle, acquisition de l'*Adoration des bergers* et de l'*Adoration des mages*, de Walschartz et construction du clocheton baroque, 1670 reconstruction du bas côté sud, vers Hors-Château, et pose de voûtes en briques à décor de stuc sur les bas-côtés, 1688, placement du maître-autel à portique; fin du siècle, acquisition de 8 statues

de l'atelier de Del Cour, destinées aux piliers de la grande nef, comme à St-Jacques, reléguées maintenant sur les confessionnaux; vers 1700 vente du tableau de Douffet pour continuer les travaux; 1721-22, achèvement de la voûte grâce à un subside de la Ville; vers 1730 nouveau jubé, 1735 stalles, 1736 stucs de l'abside, 1738 consécration de l'autel majeur, 1746 achèvement des stucs de la voûte de la grande nef; vers 1750 placement de la partie centrale de la balustrade du jubé, vente de la *Nativité* attribuée à Van Dijck et établissement de la sacristie dans l'abside sud, désormais isolée de l'église par un mur auquel on adossa l'autel Saint-Antoine.

1796, suppression du couvent, perte de l'argenterie, des archives et des cloches; 1803, érection en paroissiale et cession partielle de l'argenterie des paroisses supprimées de Saint-André et de Saint-Jean-Baptiste, suivie en 1808 par l'acquisition de la belle chaire du 17^e provenant de l'église des carmes de Hors-Château; vers 1840, achat de la *Vie de saint Bruno*; 1860 à 1867 construction d'une tour en briques sans aucune valeur artistique, reconstruction fidèle de la façade baroque et sculpture des bustes des douze apôtres; 1875 agrandissement du jubé; 1944 chute d'une bombe volante entraînant la destruction de la voûte du chœur et du maître-autel suivie de la restauration de l'édifice par l'architecte Camille Bourgault : démolition de la tour, construction d'une voûte gothique en bois sur le chœur et restauration de l'autel primitif retrouvé sous le décor baroque; 1964, découverte sous la nef du caveau funéraire du 18^e siècle; 1969 achèvement par les Pouvoirs publics de travaux considérables de stabilisation pour empêcher le déversement du mur latéral et des colonnes vers la rue Hors-Château, dirigés par l'architecte Leclerc et l'ingénieur Joway.

Un nouvel éclairage et le renouvellement de la peinture viendront bientôt embellir l'église dans laquelle le gothique, le baroque et le rococo se côtoient de façon un peu bizarre mais attachante.

DESCRIPTION DE L'EXTÉRIEUR

L'église possède trois nefs et un chœur à chevet plat. Le bas-côté nord (vers le musée) se termine, lui aussi, par un chevet plat auquel est accolée la sacristie; celui du sud (vers Hors-Château) s'achève par une abside polygonale (voir le plan à la fin du livret). En élévation, l'église est de type basilical, c'est-à-dire que la grande nef domine les deux autres ce qui permet de l'éclairer par deux rangées de fenêtres.

Se rendre rue Hors-Château, près du chœur.

Façade est

Le chevet plat rappelle ceux de Saint-Christophe et des béguinages de Tongres, Tirlemont et Louvain. A l'origine, les collégiales de Tongres et de Saint-Paul à Liège se terminaient de la même façon. Cette manière de construire est naturellement plus aisée et moins coûteuse. Elle n'est cependant pas conforme aux coutumes des ordres mendiants qui, généralement, édifient des absides polygonales (dominicains de Louvain, Maastricht, Aix; franciscains de Huy, Dinant, Maastricht, Aix, Assise etc.).

Les murs sont construits en grès houiller comme à Saint-Christophe et dans toutes les églises romanes liégeoises. Seuls les remplages (c'est-à-dire les résilles de pierre qui s'inscrivent dans les baies de fenêtres pour supporter les vitraux) sont en calcaire. La grande fenêtre du fond de l'abside fut bouchée en 1688 afin de pouvoir y adosser un grand maître autel baroque. La bombe de 1944 fit, par son souffle, tomber les briques et l'architecte restaurateur remplaçant les pierres brisées, rétablit la fenêtre dans son état original: une rose à six lobes, cantonnée de deux trilobes surmonte quatre lancettes.

Sous cette grande et majestueuse fenêtre, on distingue un arc de décharge qui prouve qu'il y eut à cet endroit un passage, dont la destination n'est pas connue. Dans le haut, une baie à triplet.

Se rendre rue Hors-Château.

D'ici, on a une vue complète de l'édifice. On voit très bien le mur goutterot, c'est-à-dire celui qui porte la corniche. Ce mur est en grès houiller, sauf la partie occidentale, à gauche qui est en calcaire, matériau utilisé généralement depuis le milieu du 13^e siècle. Est-ce parce qu'il y eut interruption des travaux pendant quelques années? Est-ce parce que les carrières de grès houiller étaient épuisées? C'est plus probable.

Les fenêtres sont surmontées d'arcs en plein cintre comme à Saint-Christophe et à Saint-Lambert. Elles contenaient chacune un triplet, à savoir trois lancettes à arc brisé.¹

Le faite de la toiture est interrompu par un clocheton baroque, très joli, édifié au milieu du 17^e siècle, probablement en lieu et place d'une flèche gothique en bois abritant les rares cloches autorisées par la règle.

Le mur du bas-côté est en calcaire comme son abside; il fut réédifié en 1670 comme en témoignent la date gravée sur la clé de l'arc de la troisième fenêtre en commençant par la gauche et la pierre héraldique, martelée à l'époque révolutionnaire, portant une inscription devenue illisible et, vraisemblablement, le blason de l'évêque Blavier: des traces du chapeau et des houppes peuvent encore y être devinées; c'est vraisemblablement lui qui supporta les frais de la reconstruction. A gauche un portail désaffecté, percé vers 1865.

Se rendre rue Moray, devant la façade principale.

De la façade gothique, nous ne savons rien, sauf qu'elle est percée de fenêtres à triplets ou à lancettes comme celle de Saint-Christophe. C'est ce qu'affirment ceux qui l'ont vue il y a cent ans lors de la reconstruction de la façade baroque.

1. Renseignement communiqué à l'auteur par l'architecte restaurateur Camille Bourgault (†1962) qui en avait vu les traces sur les appuis des fenêtres.

Façade sud

Façade ouest

En 1640, le couvent chargea l'entrepreneur Thonor d'édifier une façade en pierre calcaire selon le plan de l'architecte Léonard de Froidmont, très probablement (voir figure couverture). Celle-ci fut achevée en 1641, comme l'indique le chronogramme placé au centre de la façade.

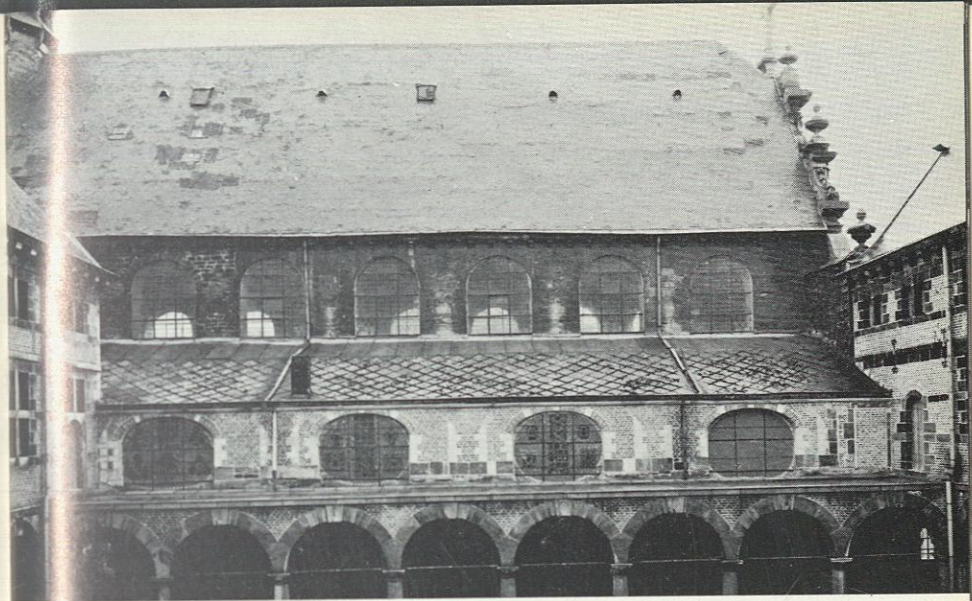
D'après Abry, elle fut offerte par Jean de Fabry et Marie de Hornes, apparentés aux Blavier.

Fort endommagée, elle fut réédifiée en 1867, en copiant scrupuleusement l'ancienne mais malheureusement en petit granit. Cette pierre utilisée généralement à Liège au siècle dernier, vieillit mal : elle noircit, prend un aspect terne, morne (voir la façade de la cathédrale vers la place du roi Albert). La partie supérieure fut ajoutée tandis que l'on confiait à Alexandre de Tombay le soin de sculpter le *Baptême du Christ* qui domine la porte et les statues de Saint-François, Sainte-Marie et Saint-Antoine de Padoue. Les chapiteaux de la partie inférieure sont d'ordre ionique et ceux du haut, d'ordre corinthien. Les nombreux tympans, bossages et coquilles ainsi que les reliefs fort accusés pour augmenter les effets d'ombre et de lumière sont typiques du style baroque : l'influence du baroque anversois est ici évidente.

On pourra comparer cette façade à celle des carmes déchaussés de Hors-Château (à côté du collège) édifiée quelques années plus tard et à celle de l'abbaye des bénédictines sur Avroy construite vers 1688. L'évolution de la conception architecturale est très nette.

Aux heures d'ouverture du Musée de la Vie wallonne le visiteur pourra librement pénétrer dans la cour du cloître pour voir la façade nord de l'église, fort semblable à celle du sud. Il aura aussi une belle vue sur l'ancien couvent et le cloître réédifiés en style « Renaissance mosan » du 17^e siècle. C'est une belle réalisation de ce style qu'il aura sous les yeux ; il pourra la comparer à la maison Curtius et surtout à l'ancien couvent des frères mineurs conventuels de Huy (actuellement justice de paix) en tous points semblable à celui de Liège.

La visite de ce musée est hautement recommandable.



DESCRIPTION DE L'INTÉRIEUR

Entrer dans l'église et avancer de quelques pas.

Belle vue sur l'ensemble de l'édifice. Les colonnes, jadis peintes en imitation de marbre, portent de volumineux chapiteaux ioniques en plâtre ; décor de stuc, du milieu du 18^e siècle, entourant les bustes des 12 apôtres sculptés en 1860 par Alexandre de Tombay en un style qui s'harmonise très bien avec l'ensemble.

La nef est couverte par une voûte de bois et de plâtre décorée de stucs rococo, fantaisistes et gracieux, achevés en 1746 sous le gardien Michel Rolans, comme le proclame un cartouche peint en sa partie centrale, visible du sol. Ces stucs sont très probablement l'œuvre d'artistes italiens ou tessinois qui en réalisèrent beaucoup au pays mosan.

Avant 1750, la nef avait encore un aspect purement gothique : des colonnes cylindriques à base ronde, bien mosanes, et chapiteaux à crochets, supportaient des arcs brisés à double ressaut, en calcaire.

Le dispositif se voit encore dans le chœur, à droite. Un haut mur, orné très probablement de peintures murales puisqu'il n'y avait pas de triforium, était percé de fenêtres en plein cintre — les actuelles — dont le remplage formait trois lancettes comme à Saint-Lambert.

Contrairement à l'habitude, les fenêtres ne correspondent pas aux travées.

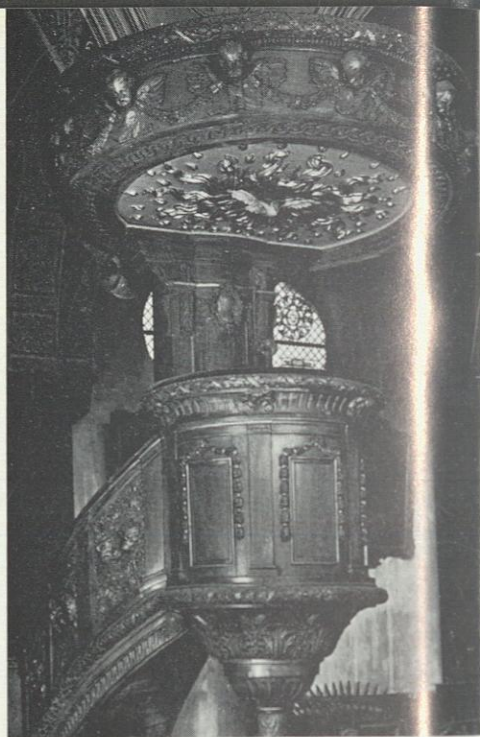
Une voûte en bardeaux, en berceau, couvrait la nef et le chœur (où elle a été rétablie). Des poutres appelées entrails, placées tous les 5,50 m environ traversaient la nef, de part en part et supportaient, en leur milieu, une poutre verticale nommée poinçon. La charpente gothique du milieu du 13^e siècle est en grande partie conservée : les fermes, espacées de 70 cm environ, sont renforcées par deux faux-entrails et un entrail à raison d'une ferme sur huit : comme dans les charpentes romanes, aucune pièce longitudinale ne les relie; seules les fermes à entrail possédaient un poinçon. Cette intéressante charpente n'a connu que deux modifications : l'une qui affecta un peu le centre lors de la construction du clocheton au milieu du 17^e siècle; l'autre, au milieu du siècle suivant : par suite de la suppression des entrails on fut obligé de renforcer la charpente en dotant une ferme sur quatre d'une croix de Saint-André.

La charpente du chœur détruite en 1944, a été remplacée par une charpente métallique surmontant une voûte de bois semblable à celle qui, au moyen-âge, couvrait toute la grande nef. La voûte actuelle, créée au 18^e siècle, est placée environ deux mètres plus bas que l'ancienne voûte gothique.

Vers 1670, lors de la reconstruction du bas-côté sud, on a placé sous les arcades gothiques, des arcs en plein cintre en bois décoré de stuc, pour mettre l'église au goût du jour, comme dans beaucoup d'autres églises, mais les arcs brisés sont encore très visibles dans les combles des bas-côtés et aux deux travées les plus proches du chœur.

Pavement du 18^e siècle en marbre gris foncé et gris clair; belle chaire en bois sculpté de la fin du 17^e siècle, ornée de godrons, de branches d'olivier, de laurier et d'acanthes avec un abat-voix peuplé de chérubins; elle provient de l'ancienne église des carmes déchaussés de la rue Hors-Château, desservie jusqu'il y a peu de temps par les rédemptoristes.





Devant la chaire, entrée de la salle funéraire aménagée au 18^e siècle pour éviter le placement de pierres tombales qui gênaient le passage et rompaient l'harmonie du nouveau pavement de marbre. Découverte en 1964, elle est assez vaste : elle comprend deux chambres bordées de loges de briques destinées à contenir chacune un cercueil ; une recevait les ossements des religieux, l'autre, des laïcs.

Se tourner vers le fond de l'église.

Le tambour de la porte d'entrée est une belle pièce de menuiserie en chêne sculpté, unique à Liège, jadis rehaussée de vives couleurs rouge, bleu et or.¹

1. Précision donnée à l'auteur par l'architecte Bourgault qui fit sculpter la statuette de la Vierge posée au maucclair de la porte centrale.

Elle date de la première moitié du 17^e siècle et est probablement contemporaine du buffet de l'orgue. Son très riche décor inspiré de la Renaissance flamande, respecte les lignes architecturales renforcées par quatre colonnes cannelées. Il rappelle celui de Foy-Notre-Dame, près de Dinant.

Le buffet d'orgue, sculpté dans le chêne, est clairement daté 1624.¹ Des traces très nettes de quatre pentures originelles prouvent que des volets le fermaient jadis ; il est décoré de fruits, de diamants et d'autres motifs en usage à l'époque. Il était rehaussé de poly-

1. Et non de 1674 comme on l'écrit souvent, à cause de la forme en z du chiffre 2.

Orgue



chromie comme celui de Saint-Jacques daté 1600 mais depuis le 19^e siècle, ce beau décor est noyé dans une épaisse peinture brune uniforme et les tuyaux d'étain sont peints en faux argent ! L'orgue, aujourd'hui hors d'usage, hélas ! comprend un grand orgue de 14 jeux, un positif de 6 jeux et une pédale de 5. Au-dessus des claviers, une peinture sur bois du 17^e siècle, incorporée à l'époque dans le buffet, montre un frère mineur « âgé de 64 ans » priant la Vierge : c'est presque certainement le portrait du gardien qui fit placer l'instrument. Aux côtés du buffet, deux niches abritent des statues en chêne de l'école baroque liégeoise : à gauche, un archevêque tenant une église, peut-être Saint-Maternel, que l'on croyait alors avoir été archevêque de Trèves, évêque de Cologne et de Tongres ; à droite, Saint-Lambert revêtu du superhuméral habituel.

Au-dessus du buffet, Sainte-Barbe, Saint-François et Saint-Antoine, posées à cet emplacement au 19^e siècle, ces trois statues semblent dater du 18^e siècle.

Jubé

La balustrade du jubé est un bel exemple de la qualité des menuiseries liégeoises du 18^e siècle : la beauté du dessin et l'équilibre du décor sont admirables. La partie centrale, datant du milieu du siècle est formée de pilastres rococo séparant des panneaux composés d'instruments de musique en relief : flûte, violon, hautbois, basson, timbale, cors, etc. Les deux parties latérales paraissent plus vieilles d'une vingtaine d'années, car elles portent des masques entourés de feuilles d'acanthé remplissant des panneaux séparés par des pilastres et décors en usage à la fin du style dit Louis XIV. Pourquoi le centre est-il plus récent ? N'a-t-il pas remplacé un positif de dos ? C'est ce qu'une étude attentive de l'orgue nous apprendra prochainement.

De part et d'autre du tambour de porte, deux peintures sur bois, attribuées à un élève de Rubens, François Walschartz, représentent l'adoration des bergers et l'adoration des mages. Ce peintre, fils d'un orfèvre anversois, vécut à Liège où il mourut probablement en 1665.



Quoiqu'ayant souffert du temps, ces tableaux révèlent très bien les qualités de composition et la couleur du maître anversois ; des portraits de type populaire y sont croqués sur le vif. Le premier, *l'Adoration des bergers*, fut exécuté par le peintre peu après son retour d'Anvers ; en 1700, il ornait un autel de l'église où Abry le remarqua. Il offre de nombreuses similitudes avec la peinture de Rubens, conservée de nos jours à Marseille, dont une réplique fidèle décore l'ancienne église des

capucins à Eupen. Le second, *l'Adoration des Mages* est une copie du Rubens de l'église Saint-Jean à Malines, connu par une gravure publiée en 1620 par Luc Vorsterman qui rendit célèbre l'œuvre de Rubens¹; on en

¹ J. PHILIPPE, *La peinture liégeoise au 17^e siècle*, p. 16, Liège, 1945, in 8°. Les dimensions des panneaux empêchent d'admettre l'opinion de Delvaux de Fouron selon laquelle ils auraient servi de volets au buffet d'orgue.



trouve une réplique au Valdor et une autre à l'église de Mechelen-sur-Meuse. Toutefois, la partie supérieure n'est pas reprise sur la version que nous avons ici sous les yeux.

Prendre à gauche, vers la chapelle des fonts baptismaux.

Nef sud

Réaménagée en 1935 par C. Bourgault, elle est tapissée de lambris rococo anciens complétés par des copies et fermée par une grille du 18^e siècle (?) ornée d'un blason : fascé d'argent et de gueules à 10 tires au lion brochant (Hoensbroeck ?) C'est probablement la porte qui fermait le chœur vers la nef. Un bas-relief faisant partie de l'ensemble que nous rencontrerons plus loin représente *saint Bruno et ses compagnons abandonnant leur famille pour se retirer au désert de Chartreuse*.

Au-dessus, *Saint-Jean-Baptiste*, bois sculpté du 17^e siècle. Dans la niche une sculpture moderne de Louis Dupont exécutée d'après un portrait photographique de *Sainte Thérèse de Lisieux*, carmélite.

A gauche, pierre tombale de Jean de Méan, capitaine des jeunes arbalétriers, quatre fois bourgmestre de Liège (†1631) et sa femme Ode Bomersome (†1642). Plus loin, fichier, en bois peint, des membres de la Confrérie du St Sacrement et des Trépassés, en style néo-classique, vers 1840.

De cet endroit, on jouit d'une belle perspective sur le bas-côté sud : à gauche les grosses colonnes supportant des chapiteaux à volutes ioniques, répondent aux pilastres de droite pour porter des arcs doubleaux et des ogives décorés de charmants stucs. Des fenêtres ovales éclairent l'ensemble. Elles contiennent de petits vitraux des 16^e 17^e et 18^e siècles qui représentent des scènes de l'Ancien Testament et des armoiries. On en trouvera la description détaillée à la fin du livret, page 37.

Première fenêtre (voir p. 38).

Les quatres confessionaux sont tous semblables; ils datent des environs de 1700 sauf les portes et grilles de bois finement sculptées, posées en 1935.



Saint-Antoine de Padoue

Au-dessus, l'Ange gardien et Saint-Antoine, belles sculptures en tilleul, de l'atelier de Jean Del Cour (fin du 17^e siècle) faisant partie d'un ensemble de statues jadis couvertes d'un enduit blanc brillant pour imiter le marbre, malheureusement peintes depuis longtemps en « imitation de chêne ». Comme à Saint-Jacques,

elles étaient jadis adossées aux colonnes de la nef et non reléguées sur les confessionnaux.

Certaines sont révélatrices du style de Del Cour par le mouvement, l'envol des draperies sculptées en gros plis.

L'emphase de certains héros du christianisme comme saint Sébastien contraste avec l'esprit de paix recueillie des mystiques tel saint Antoine.

Deuxième fenêtré (voir p. 39).

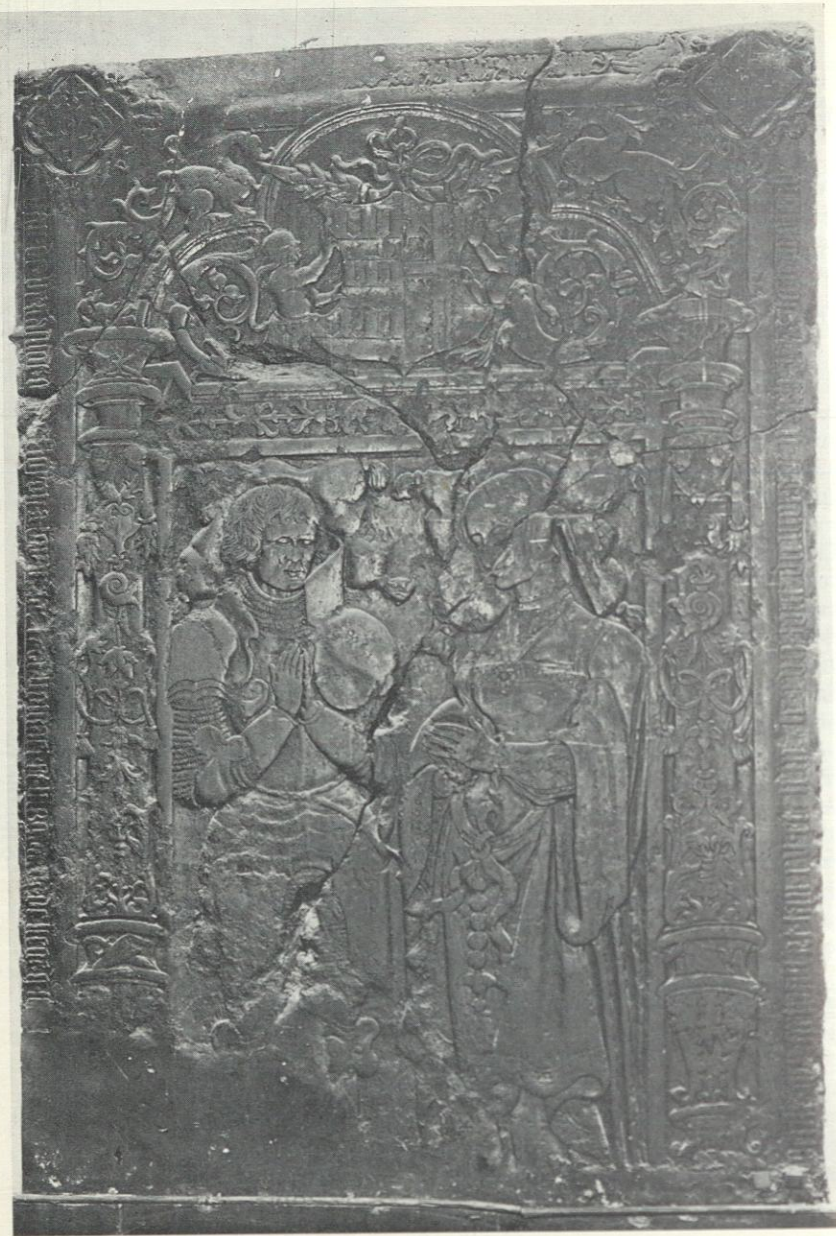
Sous elle, une autre statue de *Saint-Antoine de Padoue*, en bois sculpté et peint, du 17^e siècle, elle aussi : le saint, vêtu de l'habit noir des frères mineurs conventuels, est l'objet d'un culte fervent, particulièrement le mardi matin.

Troisième et quatrième fenêtrés (voir p. 39 et 40).

Un fichier de confrérie, celle de saint Antoine, semblable au premier. A ses côtés deux grandes pierres tombales en marbre noir, malheureusement mutilées, amputées de la partie inférieure.

La première, vers le fond, est celle de Jean de Berlaimont, dit de Floyon, seigneur de Bomal sur Ourthe, deux fois bourgmestre de Liège (†1529) et son épouse Marguerite de Wihogne (†1563) — Les deux époux, quittant la raideur de la mort semblent se tourner l'un vers l'autre; à leurs côtés, des colonnes aux formes irréelles, aux doubles chapiteaux supportent un mince tympan orné d'animaux fantastiques; des syrènes ou chimères portent le blason des époux parti : Berlaimont-Wihogne (photo p. 22).

La seconde pierre est celle de leur fils Gauthier de Berlaimont, de Floyon, seigneur de Bomal (†1553) et Barbe de Horion son épouse, dont la date de décès n'est pas inscrite, la dalle ayant été sculptée de son vivant, conformément à la coutume de l'époque; la veuve fut inhumée aux côtés du second mari Raes d'Ans, bourgmestre de Liège, seigneur de Fontaine à Horion-Hozémont. Le décor est ici soumis et intégré à l'architecture; la composition a gagné en clarté : colonnes cannelées, chapiteaux corinthiens, grecques, entrelacs, génies, masques, volutes attestent le triomphe de la Renaissance. Postérieure d'un quart de siècle à la pierre de leurs parents, celle-ci montre que les conceptions du beau avaient bien changé en une génération. Quoique les lettres de l'épithaphe soient encore gothiques, l'héraldique elle-même a dû céder devant le décor ornemental (photo p. 23).



Pierre tombale de Jean de Berlaimont (†1529)
et de Marguerite de Wihogne (†1563). Vers 1530.



Pierre tombale de Gauthier de Berlaimont (†1553)
et de Barbe de Horion. Vers 1555.

Cinquième fenêtre (voir p. 40).

Regardant vers l'abside, nous voyons quatre beaux bas-reliefs sculptés dans le bois tendre; selon une tradition très vraisemblable, ils sont l'œuvre de Gérard van der Planck, dit van der Plante (†1750) auquel on attribue aussi la chaire de Saint-Denis.

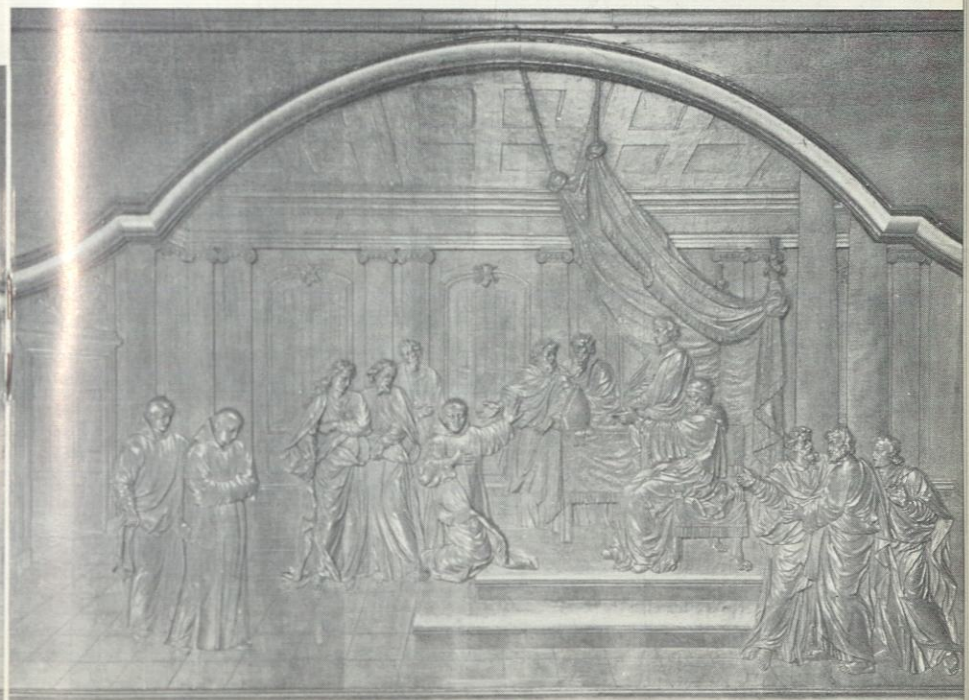
Ces reliefs décoraient jadis le chœur de l'église de la chartreuse sept, au moins, furent sauvés lors de la démolition de ce sanctuaire : deux ornent de nos jours, l'église St Pancrace à Heerle (Limbourg néerlandais) tandis que les cinq autres furent transférés à Saint-Barthélemy; achetés vers 1840 par le curé de St-Antoine ils furent placés au chœur et au presbytère et enfin, à leur emplacement actuel, vers 1950. Un se trouve dans le baptistère

Ils représentent des scènes de la vie de saint Bruno colonais, fondateur des Chartreux (11^e siècle). La partie centrale de ces sculptures est quasi copiée sur les peintures d'Eustache Lesueur (1617-1655) provenant de la chartreuse de Vauvert près de Paris, actuellement au Louvre.

Elles étaient connues par les gravures de Fr. Chauveau.

A droite :

- 1) Saint Hugues, évêque de Grenoble remet l'habit religieux à des novices (fig. p. 24).



- 2) Entrevue du pape et de saint Bruno (fig. p. 25 a).
A gauche :
 - 3) Saint Bruno refuse l'évêché de Reggio di Calabria (fig. 25 b).
 - 4) Mort du saint.
- Le cinquième a été vu lors de la visite du baptistère (p. 19).

La composition en est admirable ainsi que la fluidité des vêtements, la disposition aérée des personnages, le caractère des visages, la maîtrise technique.

Près des panneaux de gauche, deux colonnes gothiques et leurs arcades retrouvées quasi intactes après la chute de la bombe qui les dégagées des maçonneries dans lesquelles on les avait englobées au 17^e siècle ou au 18^e siècle. On ne pourrait donner une meilleure image des supports primitifs de la nef.

Un arc, hélas mutilé pour y faire adhérer l'enduit, fut retrouvé par la même occasion; il sépare la chapelle de l'abside; datant lui aussi du 13^e siècle, il était orné de blasons dont la trace est encore visible.

Entrer dans le chœur.

Chœur

Avant la chute d'une bombe volante, en 1944, le chœur, avec son riche décor de stucs, de lambris, et son bel autel à portique de 1688, faisait un ensemble homogène avec le reste de l'église; le pavement de marbre accentuait cette unité maintenant détruite par la restitution du chœur en style gothique; seules, les stalles font un lien entre les deux parties.

Peu après la guerre, les grandes fenêtres gothiques sud et nord, modifiées et quelque peu déplacées au 17^e siècle, furent reconstituées : leurs remplages furent refaits

1. Une distraction regrettable fait dire à E. Thys, dans le B. I. A. L. 11 (1872) 389 et 402, que les panneaux avaient été offerts à cette église par deux chanoines, Jean Freeris et Alexandre de Seraing. Ceux-ci avaient en effet, donné des œuvres d'art à leur collégiale (L. ABRY, *Les hommes illustres de la nation liégeoise*, p. 163), mais deux siècles plus tôt car ils vécurent au 16^e siècle !





Saint-Joseph

intégralement selon le dessin de la fenêtre orientale qui subsistait cachée par le retable du maître-autel. Ce fenestrage supporte un grand vitrail, placé en 1954, dessiné par J. de Gérardon, de Tilff.

Le Christ en croix, accompagné de sa mère et de saint Jean est entouré par les saints François, Lambert (patron du diocèse) André, apôtre (ancien patron de la paroisse) et Antoine de Padoue. En bas, Julienne de Cornillon et Eve, promotrices de la fête du Saint-Sacrement. Dans le triplet supérieur, le Christ et le St-Esprit. Les bleus, rouges et verts très chatoyants mettent beaucoup de vie dans cette sobre partie de l'édifice.

Le maître-autel en calcaire est en partie ancien, en partie copié fidèlement, vers 1950, sur l'autel du 13^e siècle qui avait subsisté sous le décor baroque.

A ses côtés, deux statues de bois de l'école baroque liégeoise, *Saint-Joseph* et *Saint-Bonaventure*, cardinal

franciscain. La première est probablement celle qu'Arnold Montoire sculpta en 1680 pour la confrérie des Charpentiers, ayant son siège à St-Antoine.¹

Dans l'angle du chœur, statue de Notre-Dame de Montaigu, sculptée en 1693 par Jean Del Cour pour la confrérie du même nom, comme l'indique un dessin du 17^e siècle dont l'auteur anonyme a vu le socle et la signature de la statue.²

Devant elles, deux pierres tombales, découvertes quand on abaissa le niveau du chevet que le 18^e siècle avait exhaussé : à gauche, celle de Jean-Antoine Blavier, docteur en théologie, provincial des frères mineurs puis évêque auxiliaire de Liège pendant 45 ans (†1699), déjà cité et de son frère Eustache, provincial lui aussi (†1695); le relief très prononcé et la sculpture de cette dalle sont admirables ; à droite, celle de l'écuyer Jean de Stockhem (†1654) et de sa femme Ode de Trappé (†1652).

Dans le mur, deux crédençes gothiques du 13^e siècle portant des traces de polychromie. Celle du sud est surmontée d'un curieux arc trilobé à boudins; ce dispositif, fréquent dans les constructions coloniales de la même époque, semble unique en Belgique.

Le lutrin consistant en un aigle de plomb doré, d'aspect très vivant, sur un socle de marbre, remonte au 17^e siècle.

Imposant ensemble de 12 sièges et de 14 dossiers (n'y en eut-il pas plus jadis ?) sculptés en style Louis XIV liégeois, nettement inspiré de Berain. Elles sont datées 1735 sur la partie centrale inférieure du dossier de droite et portent des rehauts d'or. Dans le haut, des bustes de saints

Stalles

1. B. LHOIST-COLMAN dans *Bull. Soc. Art et Histoire du diocèse de Liège*, 48 (1968) 28.

2. *Europäische Barockplastik am Niederrhein*, Düsseldorf, 1971, nos 208, 209 et 212.

franciscains devaient rappeler aux religieux les exemples à suivre. Traités en bas-reliefs, les mains sont, au contraire, en haut-reliefs.

Au côté sud (droite) on voit, de gauche à droite, les saints suivants :

1) François d'Assise, fondateur des frères mineurs (†1226).

2) Bonaventure, théologien italien, général de l'ordre, légat du pape au concile de Lyon, cardinal évêque d'Albano (†1274).

3) Bérard et ses compagnons, religieux laïcs envoyés en mission au Maroc et y décapités en 1220; premiers martyrs de l'ordre.

4) Bernardin de Sienna, prédicateur célèbre, propagateur de l'Observance franciscaine et du monogramme IHS (†1444).

5) Claire, contemporaine et admiratrice de saint François, fondatrice de la branche féminine de l'ordre (clarisses) dont elle fut la première abbesse (†1253).

6) Louis, roi de France, membre du tiers-ordre franciscain (†1270) porteur d'un collier fantaisiste d'un ordre inexistant.

7) Pierre, martyr franciscain, compagnon de saint Bérard (cité ci-dessus au n° 3),

Au côté nord (gauche) on voit de gauche à droite, les saints suivants :

1) Léon, martyr, compagnon de saint Daniel, cité plus bas.

2) Ange Carleti, de Chivasso, juriste, nonce pontifical aux croisades contre les Turcs et les Vaudois, auteur d'une *Somme des cas de conscience* (†1495), dont le culte ne fut autorisé qu'en 1753.

3) Elisabeth de Hongrie, portant les trois couronnes habituelles. Fille du roi de Hongrie et épouse du landgrave de Thuringe; devenue veuve, elle s'adonna à des œuvres de charité et mourut à Marburg où l'on conservait ses reliques (†1231).

4) Le bienheureux André, des comtes de Segni. Quoique parent de quatre papes, il refusa le cardinalat (†1302). Son culte venait d'être autorisé en 1724. Il porte en mains le chapeau cardinalice qu'il ne coiffa jamais.

5) Daniel et ses compagnons, martyrs, décapités à Ceuta au Maroc, en 1227, pour avoir pénétré dans la partie de la ville interdite aux chrétiens.

6) Louis, évêque de Toulouse. Fils du roi de Naples, Charles II d'Anjou; il fut longtemps captif du roi d'Aragon puis entra chez les franciscains; il mourut quelques mois plus tard, à 23 ans, en 1297.

7) Antoine de Padoue né à Lisbonne, chanoine régulier à Coimbra; quand il vit transférer les restes de saint Bérard et de ses compagnons tués au Maroc, il fut pris de désir du martyre et se fit franciscain; devenu malade, il devint professeur de théologie à Padoue et dignitaire de l'ordre (†1231, canonisé en 1232).

Comme on l'aura remarqué, certains saints furent ici représentés avant même que leur culte ne fût autorisé par l'Eglise !

Beau décor de coquilles, de palmiers alternant avec le blason des franciscains : croisés devant la croix, le bras nu du Christ et celui de saint François vêtu de la bure et porteur des stigmates.

Sortir du chœur, prendre à droite.

Une petite porte, généralement fermée, conduit à la sacristie, salle gothique du 13^e siècle, voutée de pierres. Elle n'a que deux travées. On y a recueilli cinq pierres tombales provenant pour la plupart de l'entrée du chœur.

A droite :

1) pierre gothique du 15^e siècle d'une Aélide, par ailleurs inconnue.

2) pierre de l'avocat Renier d'Ans (†16..) et de son épouse Ide Marguerite de Rye (†1685); la date du décès du mari fait défaut, ce qui n'est pas rare.

3) nombreux fragments, en marbre noir de Theux, d'une pierre tombale de la première moitié du 16^e siècle, à décor Renaissance, très riche dont le blason se lit :

Sacristie

coupé : trois pals, en chef et plain, en pointe; on distingue les mots : « Gérard Dr... iener de Ruremonde et Catherine Rolantz, son espeuse».

A gauche :

4) grande pierre de Robert de Limont (†1276) portant uniquement la bannière du chevalier défunt; ce type est rarissime dans cette région.

5) un couple dont un des conjoints décéda le 13 novembre 1454.

Deux beaux socles en bois sculpté, de style liégeois du 17^e siècle; l'un deux porte une statue de mêmes matière et époque, *Saint-André*, apôtre, provenant probablement de l'église lui dédiée.

Une jolie peinture de l'école liégeoise du 18^e siècle : *fleurs et fruits*.

* * *

Nef nord

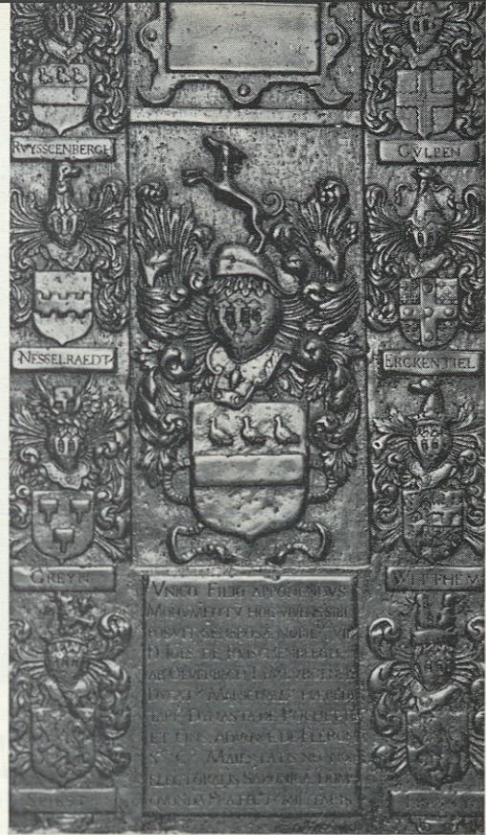
Autel baroque dédié à Notre-Dame de la Paix, début 18^e siècle; la table est un fragment de pierre tombale gothique du 15^e siècle.

A gauche de l'autel, un arc sculpté et polychrome encadre une peinture murale unique à Liège, récemment découverte; elle remonte au 14^e siècle et représente le Christ bénissant sa mère; assis tous deux sur un banc en forme de coffre ils sont entourés d'anges noirs. Quoique fort endommagée, cette claire et charmante peinture est remarquable à tous égards. Ce n'est pas une fresque mais une peinture à la détrempe très probablement surpeinte à l'huile au 15^e siècle. Une *Dormition de la Vierge* fut peinte sur cette scène, à l'huile, à la fin du 16^e siècle. Elle vient d'être enlevée et transportée sur bois par M. Savko.

Quatrième fenêtre (voir p. 43).

A côté, deux confessionnaux, semblables à leurs vis-à-vis du côté sud, portent deux statues de l'atelier de Del Cour, *Le Christ triomphant de la mort* et *Saint-François d'Assise*. La première est largement inspirée par la statue que Jean de Bologne sculpta en 1577-79

Pierre tombale
l'Edmond de
Reussemberg
†1623)



pour la chapelle de la Victoire dans la cathédrale de Lucques.¹

Troisième fenêtre nord (voir p. 42).

Le fichier de la confrérie de Saint-Roch précède la pierre tombale d'Edmond de Reussemberg ou Ruyssenberg, mort en 1623 âgé de 18 ans, fils unique de Jean, seigneur de la Rochette à Chaudfontaine et de Sybille de Plettenberg. Son blason est entouré de ceux de ses 8 bisaïeux (8 quartiers).

1. *Europäische Barockplastik am Niederrhein*, n° 213.



Elle est dominée par deux statues semblables aux précédentes : *Saint-Roch*, de Montpellier et *Saint-Sébastien*, martyr, certes une des meilleures de la série.

Deuxième fenêtre nord (voir p. 41).

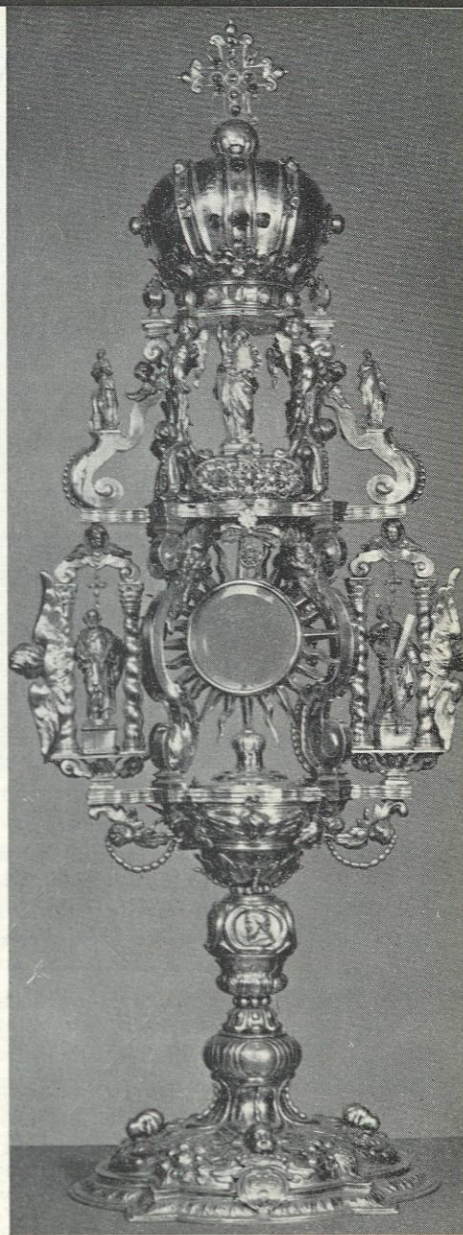
Dans le fond une peinture dont le sujet est rarissime : le pape Nicolas V (†1455) vénère à Assise le corps de saint François; sur le côté des malades prient pour leur guérison ou sollicitent des faveurs des membres de la suite pontificale; dans le haut un prêtre exorcise une possédée que l'on flagelle pour chasser le diable. C'est une copie, à la grandeur de l'original, exécutée en 1701 par Riga, d'un tableau peint par Gérard Douffet et offert en 1627 par Charles Caroli pour orner le chœur. Cette peinture fut vendue en 1700 par les religieux à l'électeur palatin Jean Guillaume de Bavière, duc de Neubourg, pour sa galerie de Düsseldorf, incorporée de nos jours à la pinacothèque de Munich dont il fait partie aujourd'hui.

Ostensoir donné par →
Edmond de Bocholtz

A gauche,
St-Sébastien
et St-Roch

TRÉSOR (visible sur demande)

L'argenterie de l'église provient en majeure partie de St-André. Quoique le curé de cette paroisse ait émigré en Allemagne vers 1795 — ce qui devait légalement entraîner sa confiscation — l'argenterie fut sauvée. La pièce principale est un grand ostensor en argent doré offert en 1663 à cette église par Edmond-Godefroid de Bocholtz, religieux de l'ordre teutonique, commandeur provincial des Vieux-Joncs (1657 à 1690) et adjoint au maître de l'ordre, Charles-Joseph de Habsbourg (†1664), trop jeune pour en assumer à lui seul la direction. Cette œuvre magistrale de l'orfèvre François Knaeps est surmontée d'une couronne imitant la couronne impériale faite à Prague en 1602 pour Rodolphe II, et conservée à Vienne.





Deux statues en argent coulé, repoussé et ciselé avec adjonction de laiton doré proviennent, elles aussi, de Saint-André : *Saint-Roch*, par le même François Knaeps, et *Sainte-Marie* par Jacques Huberti, exécutées toutes deux en 1670.

Un beau seau à eau bénite, offert à la même église en 1712 par l'orfèvre Jean Marnette, porte ses armoiries et celles du curé.

A côté de deux calices du 18^e siècle, on en remarquera un autre de 1695-96 provenant du couvent des carmes de Hors-Château. Les amateurs d'orfèvrerie liégeoise admireront en outre, des bras de lumière du 18^e siècle, un carillon de 1677, trois paires de chandeliers, un plateau, une sonnette, deux couronnes, etc.

VITRAUX

Vitraux

Les fenêtres des bas-côtés sont ornées de verrières formées au 19^e siècle en assemblant, selon un dessin romantique, des fragments hétéroclites découpés arbitrairement, des blasons, des inscriptions et des scènes de la vie de Joseph (*Genèse*, 37-50). Placées en désordre et complétées par des fragments de verre coloré, les parties anciennes dont beaucoup ont un grand intérêt artistique, iconographique ou historique remontent aux 16^e, 17^e et 18^e siècles. Les textes situés sous les blasons ont été pour la plupart déplacés; on ne peut donc s'y fier pour identifier ceux-ci. Des parties brisées ont été remplacées par d'autres fragments d'armoiries ou par des dessins fantaisistes. Parfois la couleur de certains meubles héraldiques a disparu : ainsi le chevron de gueules du chanoine Claessens est devenu blanc; les règles héraldiques sont maintes fois bousculées : on verra de nombreux meubles d'or sur argent ou l'inverse, d'autres sont gris, peut-être l'œuvre d'un restaurateur scrupuleux qui a refusé d'inventer ! La difficulté d'un relevé a découragé les chercheurs. Seules les scènes de la vie de Joseph et de la vie de Daniel ont fait l'objet d'une étude qui a établi que l'on se trouve devant deux séries de scènes : une, des médaillons de forme ronde datant de la fin du 16^e siècle et d'autres de forme ovale, offerte en 1612 par « Henry des Jardins dit Piedbœuf ». Des dessins attribués à Lambert Lombard sont, en tous points semblables à ces vitraux et leur ont probablement servi de modèles.

La présence de blasons des familles Méan, Rye, Stokhem, dont certains membres sont inhumés dans l'église et de ceux des Stokhem et Sélys, qui habitaient à côté du couvent, fait supposer que ces vitraux ont été placés ici dès l'origine; celui des bourgmestres de 1722 ne peut que confirmer cette hypothèse, puisque c'est en cette même année que la Ville fit au couvent un don destiné à achever l'église.

Selon la coutume, ce don est rappelé par l'apposition des armoires des deux bourgmestres en exercice, séparées par un perron liégeois.

Par contre, l'inscription au nom de « Françoise Doucet, dame de céans » indique que ce vitrail provient d'un village dont elle était seigneur et ne peut avoir de relations historiques avec Saint-Antoine.

* * *

Chaque fenêtre contient deux registres de vitraux, composés chacun de trois groupes. Ils seront décrits de gauche à droite en commençant par celui du dessus : ces 6 groupes seront numérotés de 1 à 6; à l'intérieur de chacun des groupes, les blasons ou les scènes seront identifiés par des lettres, *a*, *b*, *c*, etc.

Côté sud (vers la rue Hors-Château)

Première fenêtre (Helbig, n° 1312).

1) Blason de Nicolas Balis, abbé de Saint-Jacques (1525-1551) et « Jean Garitte, curé de Saint-Hubert à Liège, chapelain de la collégiale Saint-Martin 1630 »; 2) *a*, moissonneurs, daté 1614; *b*, blason : lion d'or sur sable tenant 3 clous d'argent de sa patte droite (Perot); *c*, blason des Méan, avant l'adjonction de l'aigle; *d*, blason écartelé, aux 1 et 4, d'argent à l'arbre d'or; aux 2 et 3, d'argent à 3 roses d'or (de Jardin); 3) « Johan le Paelty, gouverneur du bon mestier 1536 [des drapiers] »; sainte Catherine d'Alexandrie en médaillon, blason des Crieckelmans, et « Jean de Méan, seigneur de Nandrin, conseiller ordinaire de son Altesse et jadis bourgmestre 1630 »; 4) *a*, blason : argent au lion d'or; *b*, blasons d'une alliance : masculin : coupé d'argent au huchet de sable et gris [sic] à la tête de bœuf d'argent (Masset); féminin : coupé d'or à 2 roses d'or [sic] et d'argent au sanglier de sable, à la fasce de sable sur le tout (Masset); *c*, ovale : Joseph et la femme de Putiphar; *d*, « et mademoiselle Françoise Doucet son épouse, dame de céans 1722 »; *e*, « Henri des Jardins dit Piedbœuf » et son blason daté 1612, comme en 2; 5) *a*, canette d'or sur argent; *b*, médaillon avec texte néerlandais : les excès

du fils prodigue; *c*, Joseph interprète les songes du pharaon ? *d*, pendant du *b*, Achab convoitant la vigne de Naboth; *e*, « Israël dit à Joseph : Les frères paissent... »; *f*, blason daté de 1612 de Henry de Jardins dit Piedbœuf; 6) *a*, « le sieur Ferdinand Moreau, marchand bourgeois de Liège et mademoiselle Françoise son épouse, 1722; *b*, départ de Joseph pour Sichem; *c*, partie inférieure d'un blason gris à 5 fusées d'or, celle du centre portant un lys d'or (Brialmont); *d*, blason de Henry des Jardins dit Piedbœuf.

2^e fenêtre (Helbig, n° 1311).

1) blason d'argent à une chèvre de sable à cornes d'or appuyée à une vigne de sinople aux raisins de pourpre, posés sur une terrasse de sinople (Collet); inscription « Oupie » 1596; 2) *a*, d'argent, au franc-quartier d'or au lion d'argent; *b*, tête d'homme couronnée à l'antique : « Augustus » et « Jacques Le Je... 1616 »; 3) blason ? et « Oupie »; 4) *a*, blason écartelé Palatinat-Bavière, timbré d'une couronne de prince du Saint-Empire romain, 17^e siècle; *b*, crucifixion, 17^e siècle; 5) Saint Joseph portant l'Enfant Jésus, devant un blason parti : d'argent à la croix latine dont le pied est entouré de branchages et, d'argent semé de coquilles posées en fasce; 6) *a*, blason d'azur au lion d'argent tenant une étoile d'or de sa patte droite (Grotars); *b*, médaillon; Suzanne et les vieillards (Livre de Daniel, XIII).

3^e fenêtre (Helbig, n° 1313).

1) Couple de donateurs vêtus de noir, fin 16^e siècle ; dans le haut, jambes d'un Christ sortant du tombeau; sur les côtés, soldats dormant; 2) blason d'un protonotaire Sélys, timbré d'un chapeau noir à deux fois six houppes noires : ce pourrait être celui de François-Lambert de Sélys (1668-1729) doyen du chapitre cathédral, car les doyens de chapitre exerçaient souvent la fonction de protonotaire; les Sélys habitaient un hôtel en Hors-Château démoli pour faire place à l'école devenue le collège Saint-Barthélemy; 3) blason d'un marchand, formant un 4 stylisé; 4) *a*, heaume timbré d'un tortil

d'argent et de gueules; ce heaume qui en 1942 encore timbra le *b*, a remplacé depuis lors un blason aux armes des Fléron; *b*, blason des Rossijs de Humain; 5) femme en robe blanche à larges manches, portant de longs cheveux blonds à genoux, priant sainte-Barbe portant un livre et une palme devant une tour (16^e-17^e siècle); 6) *a*, blason d'argent au lion de sable, lampassé d'or et *b*, « Anno 1682 » mis à l'envers.

4^e fenêtre (Helbig, n^o 1314).

1) blason des Stockhem; cette famille a habité longtemps le bel hôtel, situé en Hors-Château, qui abrite de nos jours l'école d'hôtellerie; elle possédait un caveau dans le chœur, à côté de l'autel (voir p. 29); cimier de la famille Oranus; 2) restes d'un heaume; 3) blason de gueules à 3 lions naissants d'argent, encadré de lauriers et cartouche brisé portant « VER... » : armes de Lambert Véris, abbé de Lobbes (1650-1668) près de Thuin (dans la principauté de Liège, mais au diocèse de Cambrai) et début de sa devise : *Veritas fortior*; la mitre et la crosse qui timbraient ce blason se trouvent dans la 5^e fenêtre au n^o 2; seule le bas d'un fanon de mitre est visible ici; 4) blason écartelé aux 1 et 4 : d'argent à la rose du même cantonnée de 3 merlettes contournées de sable; aux 2 et 3, de sable semé de lys d'or (Hardy, inversé) et blason de l'épouse, en losange (Sandron) : d'azur à la bande d'or chargée de 3 coquilles de gueules et « Englebert Hardy, marchand bourgeois de Liège et Marie Sandron sa compagne, 1671 »; 5) médaillon : Marie assise portant Jésus : à sa gauche, un chérubin; à sa droite, Moïse, en haut Dieu le Père; grisaille du 17^e siècle; 6) deux blasons : l'époux : écartelé, aux 1 et 4, de gueules à 3 anilles d'argent; aux 2 et 3 d'or à 3 tierces de sable (Loest); l'épouse : losange, de ? au chef cousu de ? a remplacé un blason à 3 besants ou tourtaux, et « Ambroise Henry de... et Madamoi bourgoy de... sa compagne Nassett » [sic].

5^e fenêtre (Helbig, n^o 1315).

1) blason Méan moderne, 17^e ou 18^e siècle; 2) *a*, blason

remplacé par une *Conversion de saint Hubert*, timbré d'une mitre et d'une crosse; cimier : un lion tenant une coquille, provenant d'un blason des Charles ou Caroli; le blason primitif de Lambert Véris a été placé au 3^e et la 4^e fenêtre; *b*, blason vairé d'or et d'argent au franc-quartier d'argent au ceps de vigne d'or; *c*, d'argent à une croix engrêlée cantonnée au 2, de 3 losanges, au 3, de 2 fleurs de... au 4, d'un coq; au franc-quartier : d'azur au croissant d'or; 3) blason fantaisiste échiqueté d'argent, d'azur et de sinople; 4) blason des Liverloo; 5) blason d'un protonotaire de Rye timbré d'un chapeau noir à deux fois six houppes noires et sa devise *Corde et animo* (une pierre tombale d'un membre de cette famille se voit à la sacristie); 6) blason Groesbeek supporté par deux lévriers, timbré d'une couronne à 13 perles (il n'en subsiste que 8).

Côté nord (vers le cloître ou musée)

2^e fenêtre (Helbig, n^o 1308).

1) dessins de fantaisie et « Philippe Gentis, marchand bourgeois de Liège et Catherine Lommers, sa compagne »; 1636. Dans le haut, blason écartelé : aux 1 et 4, de... à un lion de... à une fourrure de vair, en abîme; aux 2 et 3, de... à une branche de... mise en fasce, d'où jaillissent 3 fleurs de... ; dans le centre, tête coiffée d'une palmette; inscription « S. Simon aiant presché en aegipte, en perse avec S. Iudas est cié en deux » et « Gérard Sauveur »; 2) blason restauré : parti : à dextre d'azur au chef cousu, parti d'argent à un gland d'or tigé et feuillé et de gueules; à senestre : en chef, d'argent à 3 glands de sable posés 2 et 1 ; en pointe : d'or au pampre de vigne; à la fasce d'argent brochante sur le tout « 1671, Nedercanne pour la 2^e fois » (en 1671, étaient bourgmestres, Etienne Rossijs pour la 1^{re} fois et Guillaume-Philippe de Wanzoul, seigneur d'Agimont, Beaufraipont, Nedercanne et Otrange, pour la 2^e fois; mais leurs armoiries ne ressemblent pas à celles-ci); 3) beau blason à l'allemande (fréquent à Liège, au 16^e siècle) : d'argent à 4 bandes de sable au franc-quartier d'azur à 3 écus

d'argent « Guillaume Cremer, marchand bourgeois de Jullers [sic] et Marie Gentils, 1686 »; 4) *les prêtres de Bel et leurs familles consomment durant la nuit les offrandes déposées devant leur dieu* (livre de Daniel, XIV, 14); 5) blason Van Buel (brisé récemment) et son épouse : de... à la bande chargée de 3 roses de gueules (de Paul ou Pauli) « Noble seigneur Gérard-François van Buel, chevalier du Saint-Empire, seigneur de Marsin [Marchin] et noble dame Catherine de Paul son épouse A° 1723 »; 6) deux blasons masculins dont les meubles sont d'or : *a*, écartelé : aux 1 et 4, une épée posée en bande, accompagnée de 2 roses; aux 2 et 3, un lion sur un semis de billettes; *b*, trois mufles de lion au franc-quartier chargé d'un croissant sous une étoile à 8 rais (Kemexhe); en-dessous de ce blason, H. K.

3^e fenêtre (Helbig, n° 1309).

1) deux génies tenant un blason chargé d'un loup; 2) blason : d'argent chargé d'un chevron [de gueules] cantonné de 3 fleurs de lotus d'or, queutées et feuillées de sinople de « Jean de Claessens, chanoine de Saint-Paul à Liège, jadis chanoine et chantre de Sittard, 1722 »; 3) blason ovale : taillé d'azur et d'argent à la barre d'argent chargée de trois roses d'or; *b*, blason ovale : parti, à dextre d'or au lion d'argent, à senestre d'argent à la fasce d'or accompagnée de 6 pointes de flèches de sable posées 2 et 1, 3 en chef, 3 en pointe; *c*, blason d'argent à la barre d'or accompagnée de 6 merlettes d'or; 4) *a*, blason ovale : d'or à 3 chevrons de sable (de Ryckel ?); *b*, Gilles Gilwart, marchand 1615; *c*, « Jean Gompares, marchand, 1615 »; *d*, trois houppes de sable (reste d'un chapeau de protonotaire); 5) blason écartelé : aux 1 et 4, d'argent à 5 fusées de sable ou de gueules, posées en fasce ; aux 2 et 3, d'argent à 3 glands d'or (Castro) inversé actuellement « mémoire de feu Lambert Elias, marchand...; dans le haut, une femme et deux hommes nus; 6) « Jeanne de Méan » et « Oda Bom[merson]»; le reste muet, renouvelé.

4^e fenêtre (Helbig, n° 1310).

1) Trois ovales : celui de dessus est une allégorie du mois de décembre : le bélier du zodiaque surmonté de caravelles voguant sur la mer; les deux du bas : blason : d'or à l'arbre fruitier cantonné de deux roses tigées et feuillées de sinople; cimier : la même rose; entre ces ovales : *les demi-frères de Joseph plongeant sa tunique dans le sang*; fragments de blason dont l'un : d'azur à une paire de ciseaux d'argent posée en sautoir; l'autre : cœur et ancre; 2) Perron liégeois entre les blasons des deux bourgmestres de 1722 : Jérôme de Favereau et Jacques-François de Tombeur. C'est sous la régence de ceux-ci que la Ville avait accordé un subside pour l'achèvement des travaux de modernisation de l'église; 3) Trois médaillons ovales : *a*, *Adam, Eve et leurs enfants*, dans un paysage montagneux (16^e siècle); *b*, blason de Gérard de la Haye, dit du Sany d'or, abbé de St-Laurent (1633-1658); *c*, même blason que *b* et *c* du 1; entre eux liste d'un saint évêque revêtu du superhuméral, probablement Saint-Lambert, 16^e siècle, et un blason Méan moderne du 18^e siècle; 4) Trois médaillons circulaires : *a*, *départ de Joseph pour Sichem*; *b*, *Joseph entre au service de Putiphar*; au-dessus, restes d'un blason Liverlo; *c*, *Joseph se fait reconnaître par ses demi-frères* : au-dessus : blason portant des losanges dont sont issus deux lions affrontés; entre les médaillons, trois blasons : ce haut en bas : Bernimolin, à l'envers; d'argent à l'aigle de sable, Clerx? et Boesman; 5) blason Trixhe ou Woot de Trixhe et inscription : révérend sieur Jean Théodore Matrin, prêtre, bénéficiaire et sous-trésorier de la très illustre cathédrale, 1715; 6) Trois médaillons circulaires : *a*, *Joseph renvoie ses demi-frères à Israël*; *b*, saint Augustin devant deux paysages : des palais Renaissance et des maisons rurales (16^e siècle); *c*, *le fils prodigue se fait verser sa part d'héritage*; entre les médaillons, quatre blasons : de gauche à droite, *a*, Doigny : une alliance dont le mari est : *b*, Franckinet et l'épouse : *c*, d'azur à 3 étoiles couronnées d'or; Henrinck (17 et 18^e siècles).



La porte sud du sanctuaire et un médaillon
représentant saint Nicolas, martyr, compagnon
de saint Daniel, cité page 31. Vers 1735
(détruits en 1944).



« Christ »
de l'ancien maître-autel de 1688,
détruit en 1944.



Saint-Jacques le Majeur.
Haut-relief d'Alexandre de Tombay
(1860)

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

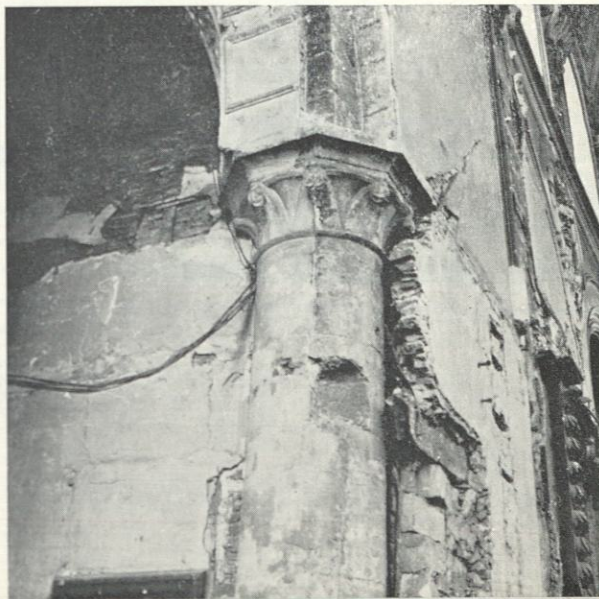
- H. LIPPENS, *Nécrologe des frères mineurs du couvent de Hors-Château à Liège, 1244-1781*, dans *Neerlandia franciscana*, 1 (1914) 166-184.
- L. NAVEAU DE MARTEAU et A. POULLET, *Recueil d'épithaphes de Henri van den Berch, 1640-1666*, t. 1, p. 304-329, Liège, 1925.
- T. GOBERT, *Liège à travers les âges*, t. 4, p. 213-224, Liège, 1926.
- J. PIEYNS, *Le couvent des frères mineurs conventuels de Liège à l'époque moderne*, dans *B. S. A. H. D. L.* 45 (1965) 1-16.
- R. LESUISSE, *Tableaux et sculptures...* [Memento de Henri Hamal] dans *B. S. B. L.* 19 (1956) 239-240.
- J.-S. RENIER, *Inventaire des objets d'art... de Liège*, Liège, 1893, p. 175-186.
- P. V[OIGT], *L'église Saint-Antoine à Liège*, dans *La Vie liégeoise*, 1970, 1, 4-15.
- J. SIANNE, *L'église et la paroisse Saint-Antoine à Liège, 1244-1945*, Liège, 1946 [déparé par quelques erreurs de dates].
- R. BRAGARD, *La vente de trois tableaux de Gérard Douffet*, dans *C. A. P. L.* 35 (1944) 44-53.
- A. M. DIDIER-LAMBORAY, *Les vitraux de l'histoire de Joseph à l'église Saint-Antoine de Liège et leurs modèles*, dans *Bull. Inst. royal du Patrimoine artistique*, 8 (1965) 202-222.
- IDEM, *Deux vitraux de l'histoire de Daniel d'après Martin van Heemskerck, à l'église Saint-Antoine de Liège*, *ibidem* 11 (1969) 134-141.
- J. HELBIG, *De glasschilderkunst in België*, p. 152-154, Anvers, 1943.
- P. COLMAN, *L'orfèvrerie religieuse liégeoise*, t. 1, p. 219-220, Liège, 1966.
- J. YERNAUX, *Contribution à l'histoire de la sculpture mosane*, dans *B. S. B. L.*, 19 (1956) 173-174, publie le contrat pour l'édification de la façade de 1640-1641.
- J. DE BORGHGRAVE D'ALTENA, *Décors anciens d'intérieurs mosans*, 3, p. 64 et 115, Liège, vers 1930.
- Europäische Barockplastik am Niederrhein*, Exposition de Düsseldorf 1971, n^{os} 208, 209, 212, 213.
- J. STEKKE, *L'armorial de poche d'Abry*, dans *B. S. B. L.* 20 (1959) 67-157 énumère une quinzaine de blasons de St-Antoine, probablement des vitraux, tous perdus.

D/1973/0156/2



Base de la dernière colonne sud du chœur,
face ouest (1952).

Avant-dernière colonne sud du chœur, vers l'est,
face est (1952).



Nous remercions le frère Lambert De Beys qui a bien voulu dresser le plan; les indications chronologiques sont dues à l'auteur du texte.

